Document generated on 04/23/2024 5:19 a.m.

Québec français

L'avenir du cinéma québécois

Jean-Pierre Lefebvre

Number 51, October 1983

Le cinéma québécois

URI: https://id.erudit.org/iderudit/55360ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Lefebvre, J.-P. (1983). L'avenir du cinéma québécois. *Québec français*, (51), 30–31.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1983

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'AVENIR du cinéma québécois

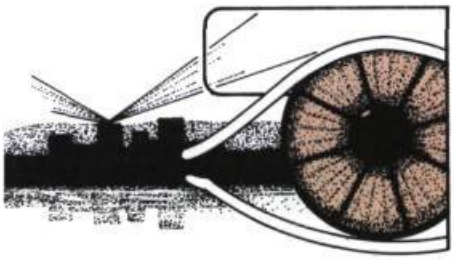
Mon Oncle Antoine
Coll. Cinémathèque québécoise

Fin juillet. Il fait lourd. Lourd comme ce sujet lui-même... Après de nombreuses tentatives de rédaction, j'ai décidé d'adopter un style fragmenté et fragmentaire. Car le TOUT (le passé-présent-futur) du cinéma québécois, je le perçois difficilement. J'ai l'impression qu'on a mêlé deux ou trois casse-tête, que les pièces, culturelles, politiques, économiques, sociales, ne se combinent plus. Je suis par ailleurs conscient de m'adresser à des gens très importants : celles et deux qui, de près ou de loin, guident nos enfants, les leurs et les miens, dans le labyrinthe de la connaissance, donc de la conscience. Je suis conscient, également, que l'éduque la télévision, l'informatique, sont les « enseignants » les plus familiers ; que je suis incapable, avec mon cartésianisme, de faire le cube Rubik en moins d'une semaine alors que tout enfant de dix ans y met cinq minutes. Ainsi me semble-t-il que les concepts qui régissent l'école d'aujourd'hui sont d'avant-hier ; que les enfants se sentent de plus en plus écartelés entre leur milieu d'apprentissage et le vrai monde ; que nous, adultes, parents ou enseignants, désespérons de pouvoir nous recycler adéquatement.

Car tant qu'une image valut mille mots, nous pûmes continuer à verbaliser, à rationaliser au moyen de l'écrit et des chiffres. Maintenant, l'image vaut mille autres images, accessibles à toutes et à tous, tout le temps, des jeux électroniques à la masse des productions télévisuelles en passant par les macarons et les T-shirts sur lesquels, pour un prix minime, on peut faire imprimer la photo de sa blonde ou de son chum.

Il est impensable de faire du cinéma au Québec dans les années 80 sans avoir ça en tête. Impensable, d'autre part, de ne pas enseigner, dès le primaire, ce, ces langages de notre époque. Impensable, conséquemment, de trouver quelque raison d'être au cinéma québécois s'il ne peut devenir familier aux Québécois au cours de leur éducation, au cours de leur prise de connaissance et de conscience.

Est-ce un rêve impossible ?



jean-pierre lefebvre

Pourtant nous devrons y venir, sinon nous consentirons définitivement à la manipulation universelle de l'économie des cultures dominantes, principalement celle de la culture continentale américaine. Ce que déjà la majorité des cinéastes concèdent, précisément parce qu'ils n'ont pas le soutien combiné des deux pôles de l'éducation de masse : l'école et la télévision. Ce que nos gouvernements, fédéral et provincial, ont déjà concédé : a) parce que nous faisons partie du « domestic market » des USA ; b) parce qu'il ne peut y avoir de frontières pour stopper les ondes de la télé américaine ; c) parce qu'à leurs yeux, ceux des gouvernements, nous ne pouvons être compétitifs, « so if you can't beat them, join them », et que ce mouvement d'entraînement économique est logiquement suivi par l'ensemble des travailleurs du cinéma, ne serait-ce que par protection contre les producteurs étrangers qui viennent chercher chez nous d'énormes capitaux sans obligation de leur part (encore moins que dans le domaine de l'énergie !).

Ainsi, le cinéma québécois (autant que canadien) est sujet, comme n'importe quel secteur du travail, à l'inflation et au chômage. Ainsi, il y a de moins en moins de films qui se font, parce que de plus en plus chers, et plus un film est cher, plus il doit ressembler à un produit de consommation courante et immédiate.

À la base, bien sûr, un problème profond : il n'y a pas d'industrie cinématographique proprement dite au Canada et au Québec, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de plan global intégrant tous les secteurs de la cinématographie dans le but, à la fois de stopper le « dumping » des USA et de l'Europe, à la fois de permettre le financement d'une industrie nationale à partir des revenus aussi bien des douanes que de la distribution de TOUS les films, étrangers et québécois, que du profit sur le capital.

C'est désespérant. Mais c'est notre système économique et politique. Et il ne changera pas de si tôt. Permettez-moi d'ailleurs de redire ce que je répète depuis vingt ans : le cinéma québécois est l'image même du Québec, parce qu'ils doivent tous deux résoudre l'équation économie-culture s'ils veulent survivre. À l'origine, dans les années 60, la nécessité et la passion de créer des images de nous-mêmes, d'agrandir l'album de famille, selon l'expression de Pierre Perrault, correspondaient à une évolution logique de notre « nous ». Logique par rapport à la transformation du Québec qui sortait de son silence, logique par rapport à l'explosion universelle de la communication.

Notre cinéma vint matérialiser, d'une certaine façon, un pays bellement chanté, écrit, dansé, peint, et contribua à faire de l'image culturelle du Québec une image indirectement politique. Puis vint le grand acteur de Gaulle qui n'hésita pas à monter sur « notre » scène et, suite au délire du peuple québécois, à faire croire que ce dernier allait briser son joug séculaire ; entrait dans l'orbite de la maturité politique, sinon de l'autonomie.

Le ressac de cette vague de fond gonflée par la révolution tranquille ne se fit pas attendre et sortit notre inconscient collectif de son hibernation. Nous avions longtemps été « petits et soumis », nous allions devenir « gros et influents » : tout pour l'image externe et extérieure,

au cinéma aussi bien qu'en politique. Tout pour l'image et les images conformes aux images dominantes.

Paradoxalement, un certain nationalisme a très rapidement mené au mépris et à la négation des racines profondes de la culture et du cinéma québécois. On n'osa pas demander à Félix Leclerc de chanter en anglais sur un rythme de rock, mais on n'en pensa pas moins... On pouvait toutefois forcer les cinéastes dans une voie semblable, en les contrôlant par le capital, ou en les décourageant à ce point qu'ils ont fini par s'autocensurer (sinon on les censura directement, comme à l'Office nationale du film dans le cas de « On est au coton », de Denys Arcand, et de « 24 heures ou plus », de Gilles Groulx).

La crise d'octobre, au reste, avait confirmé par l'absurde la relation étroite entre le politique et le culturel en s'attaquant moralement et physiquement à un très grand nombre de créateurs. Terminée la révolte poétique et humaniste des années 60 ! Nous nous sommes mis à vivre à l'heure du monde. Plus que jamais le bien commun est devenu les biens communs et consommables. Ce que par la suite la bonne volonté cultu-

Cinémathèque québécoise

Gilles Groux, tourne *Le chat dans le sac* (1964). Jean-Claude Labrecque est à la caméra.

relle du Parti québécois, mise en échec par une naïveté à toute épreuve, est venue confirmer de manière définitive. Et les créateurs d'ici, forces motrices d'une société à la recherche d'elle-même, ont été abandonnés au même titre qu'un grand nombre d'usines, de villages, de villes entières... Le rendement avant toute chose. Pour le profit des autres, s'entend.

Et maintenant ?

Maintenant, d'une part le passéisme à grands renforts de millions, pour nous prouver que nous avons existé et que nous sommes riches. *Les Plouffe I, Les Plouffe II, Bonheur d'occasion*, après *Mon oncle Antoine, Kamouraska, Partis pour la gloire, Cordélia, L'affaire Coffin*, ainsi de suite. Il n'y a pour ainsi dire plus de cinéma au présent (plus de Québec au présent ?), ou s'il existe, il est marginalisé, à moins qu'il ne se marginalise lui-même, qu'il fasse fi des transformations du paysage social et politique du Québec depuis une douzaine d'années.

Équipe de Gina. Coll. Cinémathèque québécoise.

Claudine Monfette et Jean-Pierre Lefèvre. *Jusqu'au cœur.*

Maintenant, d'autre part, l'internationalisme financier : *La guerre du feu, Atlantic City, Louisiana*... tous des films canadiens.

Et demain ?

À court terme, le cul-de-sac le plus total, ne serait-ce que parce qu'il y a vingt fois plus de fonctionnaires, bureaucrates, critiques, professeurs vivant du cinéma que de cinéastes qui n'arrivent pas à en vivre ; parce qu'ainsi un capital énorme est consommé et immobilisé par les premiers qui ne veulent pas, réflexe de légitime défense capitaliste, le mettre en jeu et en péril. D'où, au niveau de la création, une stagnation évidente provenant de la volonté ferme de mettre fin à l'anarchie.

À moyen terme, on peut prédire une enrégimentation plus stricte de toutes les formes d'enseignement pratique et théorique du cinéma dans le but de répondre à une demande accrue, mais standardisée, de produits cinématographiques à « caractère universel », monnayables à l'intérieur des accords, de plus en plus nombreux, de coproductions cinématographiques et télévisuelles.

À long terme, le cinéma québécois des origines, comme nous l'appelons dans le milieu, restera un souvenir positif, au même titre que le néo-réalisme italien. Et comme ce dernier, il sera diffusé dans les cinémathèques, parfois même à la télévision à des heures impossibles. Après tout, puisqu'il y a entre le hockey et le cinéma québécois des parallèles indéniables, pourquoi imaginer que le deuxième ne subira pas les mêmes transformations que le premier ? Pourquoi vouloir persister à être aussi exploité que Maurice Richard si, aujourd'hui, avec un minimum de talent, on peut signer à 200,000 $ par année !